

Pour en savoir plus (bibliographie non exhaustive) :

. CLYNCKEMAILLIE, O., **Deux siècles d'art en Flandre Wallonne. Mouscron-Comines 1800-2000** (Cat. d'expo), Mouscron, Beaux-arts, 2003.

. DEWILDE, J., DUVOSQUEL, J.M. (Sous la dir. de), **Charles Degroux (1825-1870) et le réalisme en Belgique** (Cat. d'expo), Gand - Bruxelles, Snoeck Ducaju en zoon ; Crédit Communal, 1995.

. DUVOSQUEL, J.M., CRUYSMANS, Ph., **Dictionnaire des peintres d'animaux belges et hollandais nés entre 1750 et 1880**, Knokke, Berko, 1998.

. DUVOSQUEL, J.M. (Sous la dir. de), **Du coq à l'âne. La peinture animalière en Belgique au XIX<sup>e</sup> siècle** (Cat. d'expo), Bruxelles, Crédit Communal, 1982.

. MESSIAEN, L. J., **Histoire de Comines**, tome III, Paris, L'Harmattan, 1995.

. RAVAU, J., **L'industrie du ruban à Comines. Du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours** (=Mémoires de la Société d'Histoire de Comines-Warneton et de la Région), tome IX – Fasc. 1, Comines, SHCWR, 1979.

. SCHOONHEERE, A., **Les ventres bleus des fabriques. Evolution de Comines au siècle industriel. 1800-1914** (=Études et documents tome VIII), Comines, Société d'Histoire de Comines-Warneton, 1988.

## Savoir-faire... Et faire savoir !

une publication du Musée de la Rubanerie cominoise, en partenariat avec la Ville de Comines-Warneton. Le Musée de la Rubanerie cominoise est une institution reconnue par le Ministère de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique (<http://cfwb.be/>)



Editeur responsable : Olivier Clynckemaillie, rue des Arts, 3, 7780 Comines-Warneton.  
Centre de la Rubanerie cominoise asbl : [larubanerie@yahoo.fr](mailto:larubanerie@yahoo.fr) + 32 (0) 56 58 77 68

Textes et photos : © O. Clynckemaillie – Musée de la Rubanerie cominoise, 2011. Tous droits réservés.  
Première édition – septembre 2011. Avec le concours du service impression de la Ville de Comines-Warneton

# Savoir-faire ... Et faire savoir !

Les parcours de la mémoire industrielle du Musée de la Rubanerie cominoise

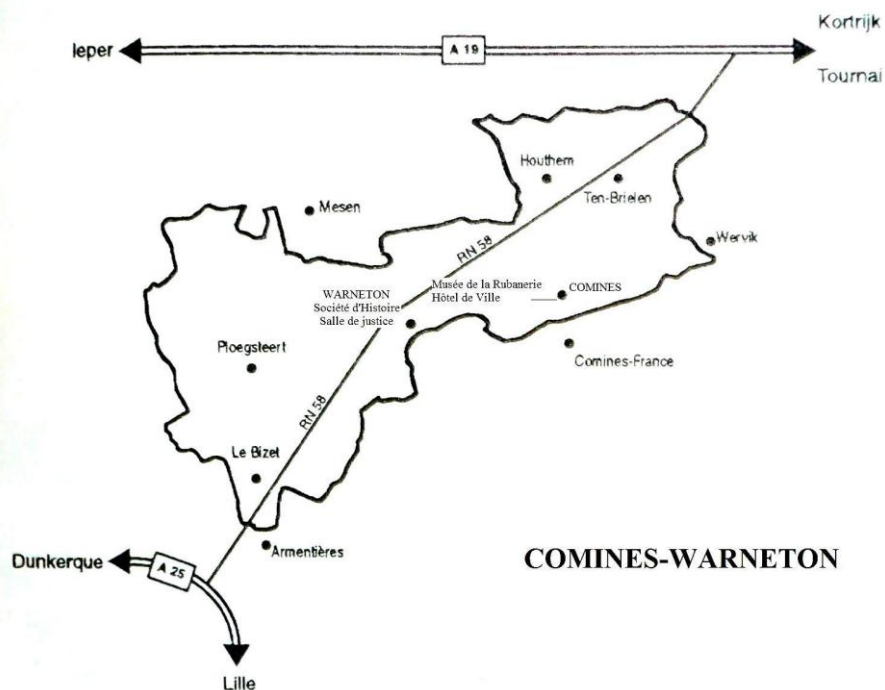


### 3

Comines-Warneton et le 19<sup>e</sup> siècle :  
entre romantisme et réalisme...

Olivier Clynckemaillie  
Conservateur du Musée de la Rubanerie cominoise

## Sur les traces du romantisme et du réalisme à Comines-Warneton...



### Pour voir les œuvres de Charles Degroux et d'Eugène Verboeckhoven :

. Hôtel de Ville de Comines (salle du Conseil), place Sainte-Anne 21, 7780 Comines, tél. +32 56 56 10 20, [www.villedecomines-warneton.be](http://www.villedecomines-warneton.be)

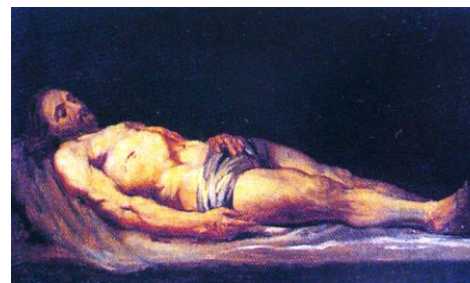
. Hôtel de Ville de Warneton (salle de justice), place de l'Abbaye 3, 7784 Warneton, tél. +32 56 55 96 10, [www.villedecomines-warneton.be](http://www.villedecomines-warneton.be)

. Centre de documentation de la Société d'Histoire de Comines-Warneton et de la Région, place de l'Abbaye, 7784 Warneton, tél. +32 56 55 79 66, [www.shcwr.org](http://www.shcwr.org)



« Jeune homme endormi » et « L'ivrogne », par Degroux : deux tranches de vies laborieuses...

Le « Christ mort », en plus d'évoquer l'amour de Degroux pour un sujet traité de manière non académique, témoigne de l'héritage classique que l'artiste a dû assimiler lors de son écolage : la force des clairs-obscurs semble faire jaillir la dépouille sans vie du Fils de l'Homme comme pour rappeler au mieux son incarnation. Mais s'il a été un grand maître de son temps, Charles Degroux n'en a pas moins été bon pédagogue. En effet, il fut l'un des principaux professeurs de Constantin Meunier (1831-1905). A ce titre, la toile « Les travailleurs », mettant en scène des ouvriers nus, seulement chaussés de bottillons, en plein effort physique, apparaît comme un hymne à celui qui, par la volonté et la mise en commun des savoirs, vainc la matière rétive : un avant-goût des thèmes exploités par Meunier et une nouvelle esthétique socialisante.



« Christ mort » et « Les travailleurs » : une même foi de Degroux en l'Homme !

Par leur art, Eugène Verboeckhoven et Charles Degroux s'avèrent de fidèles reflets d'un dix-neuvième siècle entre pauvreté et richesse, entre foi et travail, entre futilité et survie, quand romantisme et réalisme s'allient pour illustrer l'histoire intime des hommes...

Si la salle de justice possède de somptueuses huiles et fusains, la Société d'Histoire de Comines-Warneton recèle des dessins et estampes de premier plan. A commencer par le « Cavalier espagnol » dans lequel Eugène Verboeckhoven allie ses qualités de portraitiste à celles de peintre animalier. Le cerne marqué, tout comme les subtils dégradés et la mise en lumière selon un axe diagonal, participent à la mise au pinacle de la scène, tout en illuminant les sentiments du Don Quijote sur sa monture.

Mais à côté d'Eugène Verboeckhoven, la salle de justice renferme une huile sur panneau de son frère Charles-Louis (1802-1889), connu pour ses marines dans lesquelles les glacis mettent en valeur une lumière qui, en plus de révéler le sujet, sculpte délicatement, voire classiquement, le paysage, dans la grande tradition des peintres français comme Le Lorrain (1600-1682) ou britanniques tel Bonington (1802-1828).



« Cavalier espagnol », par Eugène Verboeckhoven et « Port d'Anvers », par Charles-Louis Verboeckhoven.

La Société d'Histoire de Comines-Warneton expose aussi une panoplie très complète d'œuvres de Charles Degroux. Parmi elles, deux compositions évoquent la condition ouvrière du dix-neuvième siècle : « Jeune homme endormi » et « L'ivrogne ». Dans la première, un enfant assoupi contre un mur aborde les rudes tâches dévolues aux mineurs (horaires contraignants, conditions de travail âpres, salaire de misère) souvent soustraits à l'école par nécessité de subvenir aux finances familiales. Dans « L'ivrogne », un père de famille passablement éméché (c'est l'époque où l'absinthe et les autres alcools, substituts d'évasion, pourvoyeurs d'oubli, font des ravages) est ramené au logis par un de ses nombreux enfants alors que la mère, alitée, est prête à rendre son dernier souffle tout en fixant une image pieuse, seule véritable décoration d'une triste mesure sans confort. Les teintes « terre », sourdes, et le traitement lumineux ajoutent encore au côté pathétique, voire dramatique du thème embrassé.

## Autopsie d'un siècle capital pour Comines-Warneton : 1801-1900.



Evoker le patrimoine industriel d'une cité comme Comines-Warneton, c'est être attentif aux atouts qui lui ont permis, sur le plan social, artisanal, esthétique, intellectuel et industriel, de devenir une cité avec laquelle l'histoire s'est régulièrement donné rendez-vous. Si les drapiers du douzième siècle avaient pu se rendre compte que, plus de huit cents ans après leur passage, Comines demeurerait, envers et contre tout, des deux côtés de la Lys, une ville textile prospère, ils n'en reviendraient sans doute pas. Mais, tout comme nous, ils en seraient fiers !

Avec ce nouvel opuscle, vous découvrirez que le patrimoine industriel sait aussi se faire entendre avec d'autres armes que ses machines, sa vapeur, ses cheminées d'usines et ses toitures à sheds. Et l'art n'y est pas étranger ! En effet, Comines-Warneton a eu la grande chance de voir naître et vivre sur son territoire, deux des plus intéressants peintres que le dix-neuvième siècle belge ait porté. L'un, Eugène Verboeckhoven (1798-1881), s'est attelé à peindre la bourgeoisie, des animaux au port altier et des paysages idylliques dans la grande veine romantique, l'autre, Charles Degroux (1825-1870), a gorgé sa palette de teintes « terre » pour témoigner de la condition ouvrière et de ses aspirations.

Tous deux embrassèrent des genres différents mais, réunies, leurs œuvres permettent de mieux saisir la dualité d'une société en pleine mutation, quand la nouvelle noblesse industrielle dame le pion à celle de sang bleu alors qu'un peuple de tradition laborieuse cherche à améliorer son quotidien à travers le travail, le bien-être et les loisirs.



Le Musée de la Rubanerie cominoise garde la mémoire textile d'une ville, Comines-Warneton, mais encore de toute une région transfrontalière dont l'essor débute vers la fin du douzième siècle. En ce temps-là, la draperie faisait florès d'Ypres à Lille, d'Arras à Bruges et Gand par le truchement d'un matériau de qualité que nos tisserands travaillaient avec passion : la laine anglaise. A Comines, les artisans « textiliens » profitent d'une situation exceptionnelle : clef de passage entre les parties françaises et flamandes du comté de Flandre, Comines reçoit les alluvions généreuses de la Lys qui sont très vite mises au service de l'apprêtage du drap tissé (c'est l'opération appelée « foulage » ou lavage de la pièce d'étoffe dans un bain d'eau et d'argile dont le résultat est semblable à l'amidonage).



La rue des Moulins, vers 1900, au centre du quartier appelé « Le Fort » : des tisserands y œuvraient à domicile avant de rejoindre les usines. C'était aussi le quartier des « foulons », situé en bord de Lys.

Ni les guerres, très nombreuses au cours des siècles qui suivent, ni les mesures protectionnistes en tous genres (comme l'imposition, par décret du roi de France, de la culture du lin pour remplacer la laine anglaise, dès le treizième siècle), pas même l'édit de vers 1391 interdisant aux Cominois de réaliser des draps de grande dimension, n'ont raison de l'amour des tisserands pour leur métier. Ainsi, dès la fin du quatorzième siècle, Comines se spécialise dans la production de ruban, textile étroit que ses drapiers tissaient déjà, mais en moindre quantité, avant 1391. L'arrivée, vers 1681, des métiers à barres, permettant de produire plusieurs échantillons sur la même aire de travail, permet à la rubanerie cominoise d'envisager le futur avec bonheur malgré les vellétés guerrières de Louis XIV au cours de sa guerre des Flandres (à inclure dans sa politique contre les possessions espagnoles).

### Verboeckhoven et Degroux à Warneton (salle de justice et Société d'Histoire).

Au dernier étage de l'Hôtel de Ville de Warneton, après avoir goûté aux reproductions de toiles grandeur nature introduisant au parcours du maître, la salle de Justice témoigne d'une collection importante, autant que diversifiée, d'œuvres d'Eugène Verboeckhoven. A côté de portraits officiels réalisés à l'huile ou au fusain, un théâtre animalier lève le voile sur un bestiaire humanisé. L'appartenance de l'artiste au mouvement romantique y explose, tout comme sa maestria.



« Femme », « Moutons » (détail) et « Chien » (1858) : trois chefs-d'œuvre d'Eugène Verboeckhoven.

Epinglons quand même quelques détails. Dans « Femme », même s'il est tenu par les règles du classicisme, Eugène Verboeckhoven refuse tout académisme : en atteste un long poil disgracieux enroulé sur le grain de beauté de la joue gauche de la figurante ! En outre, dans cette œuvre, Eugène Verboeckhoven a su reproduire avec intelligence tant la finesse du col en dentelles que l'éclat de la broche de son modèle.

Dans « Chien dans sa niche », peint en 1858, Verboeckhoven exprime son âme romantique en faisant directement participer le regardeur à la condition de l'animal domestique. Bien que libéré de sa laisse, même si le collier n'est jamais bien loin, le fier quadrupède lance un regard nostalgique vers un espace de liberté, tandis que sa niche est constituée de parois déjà bien éprouvées par le temps. La lumière, frontale, est savamment répartie sur la tête, le col et les pattes de l'animal, renforçant cet effet.

Qu'il peigne des lions, des moutons, des chevaux ou des êtres humains, Eugène Verboeckhoven demeure fidèle à son credo esthétique, alors que les modes évoluent, que le réalisme connaît un vif succès et que l'impressionnisme se met doucement sur ses rails...

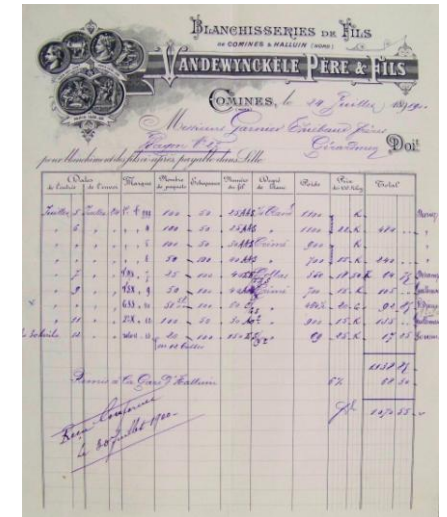
Si Warneton peut se prévaloir d'avoir vu naître Eugène Verboeckhoven, c'est à Comines que Charles Degroux vient au monde en 1825. En 1833, sa famille s'installe à Bruxelles. Charles y fréquente, de 1838 à 1849, la classe de François-Joseph Navez (1787-1869), puis, après avoir été reçu second au prix de Rome de 1850, part pour l'Académie de Düsseldorf (1851). En Allemagne, il découvre la misère sociale et la condition astreignante du monde ouvrier. Son œuvre en sera transformée. En 1856, Degroux, après avoir collaboré avec Félicien Rops à la revue « Uylenspiegel », apparaît membre fondateur de la « Société Belge des Aquarellistes ». Douze ans plus tard, il porte sur les fonts baptismaux la « Société libre des beaux-arts ». La maestria de Charles Degroux l'amène encore à réaliser des cartons de vitraux pour les ateliers de Jean-Baptiste Capronnier (notamment des verrières historiées pour la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule de Bruxelles). De santé fragile, Charles Degroux meurt à Saint-Josse-ten-Noode en 1870. Son fils Henry (1866-1930), célèbre pour son altercation avec Henri de Toulouse-Lautrec au salon des XX à Bruxelles, fera une belle carrière en France.



« Le tribut dû à César », « Chez la cartomancienne » et « Regrets » par Charles Degroux.

Trois toiles importantes ornent la salle du Conseil de l'Hôtel de Ville de Comines. « Le tribut dû à César » (1850) possède encore de nombreux relents classiques. Degroux y dépeint une scène biblique dans un décor rappelant la Renaissance italienne. Selon un schéma dynamique, la narration y est poussée à l'extrême. Le jeu subtil des couleurs et de la lumière permet alors de donner l'importance qu'il sied à chaque personnage en les hiérarchisant dans l'espace. « Chez la cartomancienne » traduit un Degroux touché par la misère sociale et ses dérivés. Avec une palette marquée de teintes « terre » et des faciès émaciés aux yeux pétris d'anxiété, Charles Degroux pointe une échappatoire à la vie terrestre par le biais de cartes à jouer que l'on interroge. Cette scène pourrait bien être le prélude à « L'ivrogne », conservée à la Société d'Histoire de Comines-Warneton. A mille lieues de là, « Regrets » croque deux prêtres dont la profession de foi implique le renoncement aux joies charnelles, tout en insistant sur le questionnement du plus jeune figurant, le prêtre âgé semblant délibérément résigné !

D'ailleurs, la fixation de la frontière entre la France et la Belgique actuelle (les Pays-Bas autrichiens de l'époque), suite au traité d'Utrecht (1713) offre une situation géopolitique singulière pour Comines qui, de ville unie, se voit coupée en deux par la nouvelle frontière : la Lys. Désormais, la rive droite sera française, la gauche, étrangère ! Toute limite entre états se dotant d'un droit de douane, le franchissement de la Lys n'offre pas d'exception. Mais il existe des failles juridiques au profit des entrepreneurs. Philippe Hovyn, grossiste en lin, l'a très vite saisi... Tout produit fini et conditionné passant la frontière sera frappé d'une taxe. En installant, en 1719, une manufacture (ou entrepôt dans lequel le tisserand vient chercher sa matière première, la travaille au domicile puis ramène le produit fini mais non conditionné chez son patron) sur la rive française de la Lys, Hovyn fait emballer la production de ses rubaniers et inonde la France de ses rubans utilitaires. Quelques décennies plus tard, d'autres entreprises suivent, à l'image de la firme Schoutteten (actuellement Schoutteten et Froidure, appartenant au groupe Fauchille) qui ouvre ses portes en 1788.



Le métier à barre apparaît à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle à Comines. Un peu plus de cent ans plus tard, le travail se fait au sein de l'usine, reléguant le maître rubanier au rang d'ouvrier surveillant de 4 à 10 machines...

Vers le milieu du dix-neuvième siècle, une révolution importée du Royaume-Uni permet le regroupement des métiers en usine : l'arrivée de la vapeur. Le rubanier devient alors ouvrier et contrôle pas moins de quatre machines à la fois. De 1850 à 1918, Comines devient la capitale mondiale du ruban utilitaire : de nombreuses nouvelles entreprises s'y développent et abreuvent le marché mondial de leurs produits. 3500 personnes y actionnent pas moins de 10 000 métiers. C'est le siècle d'or du ruban cominois !



Si les conditions de travail sont souvent difficiles, tant pour les adultes que pour les enfants (il faudra attendre la loi Ferry de 1882 pour généraliser l'instruction élémentaire obligatoire, bien que des dérogations existent), Comines se développe pour s'avérer une ville importante. En parallèle à la noblesse de sang, naît une bourgeoisie industrielle qui, très vite, cherche à détenir les rênes du pouvoir. Des politiques paternalistes voient cependant le jour, notamment à travers l'œuvre de Désiré Ducarin (1859-1918) qui offre à Comines son visage moderne (abattoir, bains publics, logements ouvriers, hôpital...).

Au sortir de la première guerre mondiale, Comines est totalement détruite. Plus personne n'ose parier un kopek sur son avenir industriel. Pourtant, les rubaneries ne tardent pas à se reconstruire et leurs machines à faire chanter les navettes ! De nouvelles lois sociales émergent peu à peu, balisant au mieux le travail des rubaniers et autres ouvriers. Comines se repositionne comme centre textile et décide de jouer la carte de la main d'œuvre de qualité. Aujourd'hui encore, malgré des révolutions techniques parfois défavorables à l'emploi car nécessitant moins de personnel, le textile de pointe reste un des fleurons économiques de l'entité.



A Warneton, la salle de justice conserve une collection impressionnante d'œuvres d'E. Verboeckhoven.

Les toiles d'Eugène Verboeckhoven et de Charles Degroux conservées à Comines et à Warneton attestent d'un dix-neuvième siècle marqué par une société industrielle à deux composantes : le monde des patrons et autres nantis, portraiturés avec ou sans leurs animaux fétiches, et la classe laborieuse, oscillant entre travail, religion, arts divinatoires et échappatoires aux relents alcoolisés...

### Eugène Verboeckhoven et Charles Degroux à l'Hôtel de Ville de Comines.

L'art d'Eugène Verboeckhoven est tout empreint de classicisme. Peintre de la bourgeoisie et des animaux de cour, il a été un des grands maîtres de la peinture animalière du dix-neuvième siècle, immortalisant aussi bien les lions de Georges IV d'Angleterre que les chiens et chevaux des rois Guillaume I<sup>er</sup> des Pays-Bas ou de Léopold I<sup>er</sup> de Belgique. En outre, il a aussi réalisé quantité de portraits officiels de hauts personnages. La vie de l'artiste est pourtant loin d'être un grand fleuve tranquille. Né dans un milieu modeste bien qu'acquis aux choses de l'art, Eugène Verboeckhoven a su profiter de l'ascenseur social et se hisser au rang de bourgeois (membre de l'Académie Royale de Belgique dès 1845, il sera aussi professeur à l'Académie de Bruxelles, Directeur des Musées Royaux en 1831 et occupera une fonction d'Echevin à Schaerbeek de 1861 à 1867).



« Lionnes » (s.d.) et « 3 moutons, 2 coqs » (1859), deux œuvres d'Eugène Verboeckhoven.

Né à Warneton en 1798, Eugène Verboeckhoven est d'abord formé par son père, le sculpteur Barthélémy Fickaert, avant de rejoindre l'Académie de Gand sous la houlette du peintre Albert Joseph Voituron (1787-1847). En outre, il parfait son parcours en apprenant la lithographie. En 1824, il part pour l'Angleterre (il est à Londres en 1827) avant de rentrer au pays pour prendre part aux journées révolutionnaires de 1830 (comme en atteste la présence de l'artiste au sein de la toile de Gustave Wapers « Episodes des journées de septembre 1830 », inspirée de « La Liberté guidant le peuple » d'Eugène Delacroix). Dès lors, son aura grandit et les élèves se bousculent dans son atelier. Eugène Verboeckhoven meurt à Schaerbeek (où il réside depuis 1827) le 19 janvier 1881.

L'œuvre d'Eugène Verboeckhoven traduit un amour pour les sujets académisés soumis aux tourmentes du temps. La richesse de son dessin, alliée à la très belle gamme chromatique de sa palette, lui permet de traiter ses compositions animalières comme s'il mettait en scène de véritables êtres humains. Reconnu internationalement, il demeure un des chefs de file du romantisme pictural en Belgique.